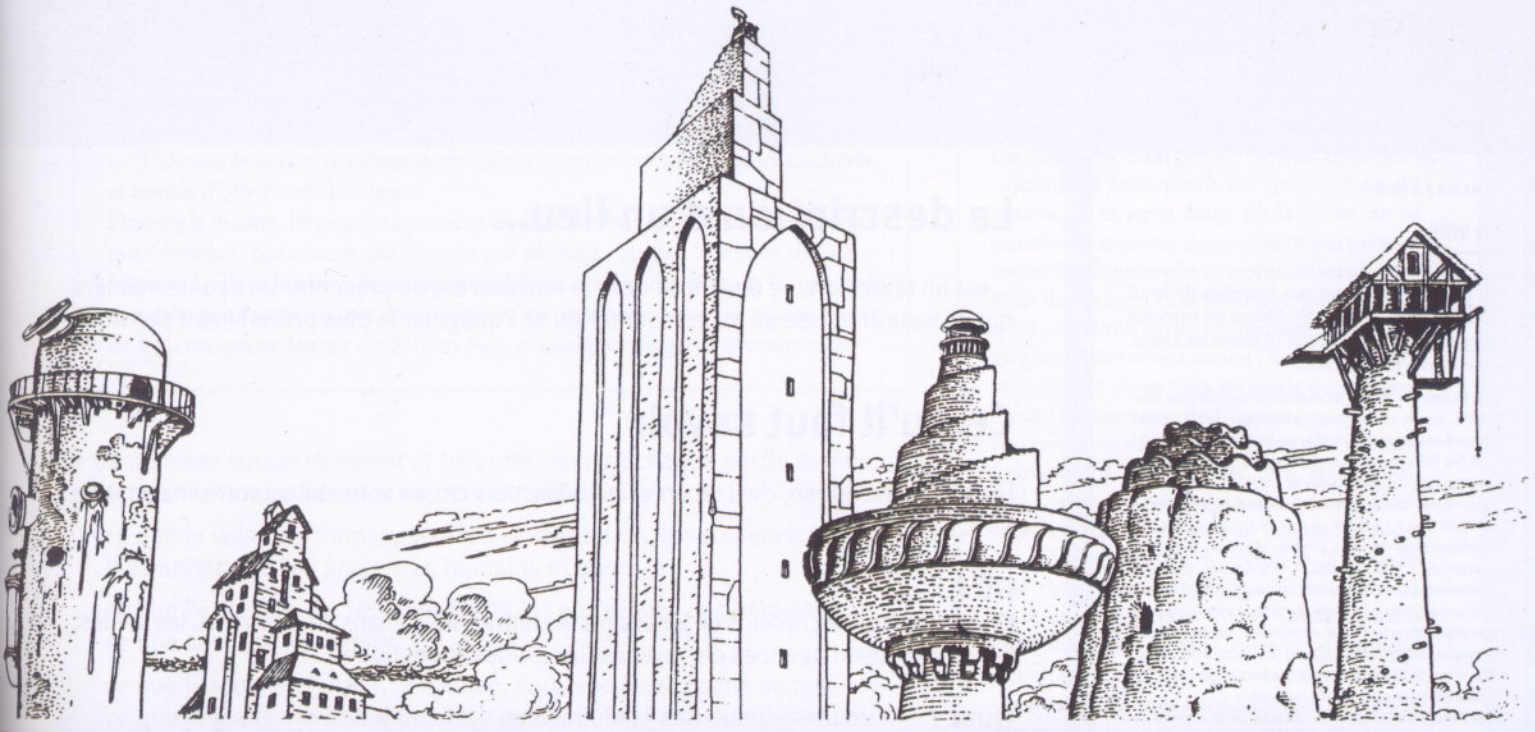


Décrire un lieu 7

Type descriptif

Ce qu'il faut savoir sur la description d'un lieu 148 – 149

Lire la description 150 – 151
Le marché

Les cinq sens 152 à 157

L'expression des sentiments et des impressions 158 – 159

L'organisation de l'espace 160 – 161

Grille de relecture-réécriture 162

LHASSA / À VOIR

À voir

> ***Le Potala.*** Ouvert aux touristes du lundi au vendredi de 9h à 13h. Fermé les samedis et dimanches. Ouvert aux Tibétains les lundis, mercredis et vendredis.

Le Potala est le plus monumental des édifices tibétains, inscrit au patrimoine mondial par l'Unesco. Il symbolise la puissance de ce peuple au XVII[e] siècle. Le Tse Potang ou Peak Palace, comme l'appellent les locaux, est perché sur la colline du Marpori (la montagne rouge), 300 m au-dessus de la vallée, et s'élève sur 13 étages, soit 118 m de façade. Sa construction, de 1645 à 1694, nécessita la participation de 7 000 ouvriers, 1 500 artistes tibétains, maîtres d'œuvre népalais et chinois. 300 000 tonnes de bronze furent coulées dans les fondations pour qu'elles résistent aux secousses sismiques. La fresque située dans la galerie au-dessus de la salle du trône de Gyelwa Ngapa illustre bien les moyens gigantesques qui ont été déployés.

Le Potala est le nom du paradis de la divinité de compassion Avalokitesvara (Tchenrezig en tibétain), dont les dalaï-lamas sont des incarnations. Il n'a jamais été un monastère à proprement parler. Ses fonctions étaient très variées. Résidence du dalaï-lama et de son entourage, il hébergea une vaste communauté monastique attachée au service du pontife et à la maintenance des temples. Haut lieu de cérémonies, c'est aussi le siège du gouvernement tibétain. La destinée du pays se jouait dans son enceinte, protégée des attaques ennemies par de larges murs. La présence des dalaï-lamas en a fait une destination majeure de pèlerinage. Et la richesse de ses salles, la multiplicité de ses temples, les tombeaux des dalaï-lamas fascinent encore aujourd'hui le visiteur.

On distingue ainsi le Palais Rouge qui abrite la partie religieuse du bâtiment ainsi que les temples, 35 chapelles et les mausolées de 7 dalaï-lamas et le Palais Blanc qui sert d'entrepôts, d'arsenal et de résidence au personnel. Avant 1959, c'est dans le Palais Blanc que se trouvaient les bureaux du gouvernement et l'école formant les moines-fonctionnaires.

Des appartements des dalaï-lamas restés en l'état, on accède au toit d'où l'on a une belle vue sur la ville. Puis on plonge dans un labyrinthe de coursives, de couloirs, d'escaliers et de temples abritant des chefs-d'œuvre de l'art bouddhique tibétain qui ont échappé à la destruction, sur ordre personnel, dit-on, de Chou En-lai. Cette débauche de statues, tangkhas, fresques, livres, enluminures et meubles donne une idée de ce que pouvait être la richesse artistique du Tibet d'autrefois. Et encore, il ne reste pas grand-chose des trésors accumulés pendant des siècles. On a parlé de 7 000 volumes (certains pesant jusqu'à 40 kg) emportés par les Chinois vers une destination inconnue.

Beaucoup de salles sont encore cachées au visiteur ; celui-ci ignore par exemple que le Potala possède des oubliettes où de nombreux émissaires des régions voisines passèrent la fin de leurs jours. S'il conserve toute sa grandeur, le Potala a perdu de son caractère sacré et mythique. Les quelques moines restants sont devenus les gardiens d'un gigantesque musée. Seuls les pèlerins, venus pour la plupart à cheval ou en stop des grands plateaux, recréent une atmosphère de prière. Toute la vieille ville au pied du Potala a été rasée. Seul reste, à l'intérieur des murs devant la façade, un petit village. Faites-y une petite promenade, on y vit comme à la campagne.

Le guide du routard Népal Tibet 2010
© Hachette

La description d'un lieu...

... est un texte de type **descriptif** dont la fonction est de présenter un lieu de manière que le lecteur puisse se le représenter ou se l'imaginer le plus précisément possible.

Ce qu'il faut savoir

Faire une description, c'est raconter avec des mots ce que votre œil ou votre imagination a vu, perçu.

Où ?

On trouve des descriptions de lieux dans les lettres, les romans, les journaux, les revues, les catalogues d'agences de voyages, les guides touristiques.

Quoi ?

La description concerne différents lieux, paysages, monuments particulièrement remarquables ou insignifiants, riches de souvenirs ou découverts à l'instant, à visiter ou à éviter, porteurs d'histoire ou vecteurs de futur. Attention ! Ne pas confondre description et inventaire : la description choisit consciemment certains éléments du décor alors que l'inventaire les énumère tous sans en omettre aucun.

Pourquoi ?

Pour faire partager à d'autres l'émotion ressentie à la vue d'un certain lieu.
Le romancier intègre la description dans son récit avec sa propre écriture, sa personnalité et son projet.
Le journaliste essaie de faire connaître mieux un lieu délaissé à tort ou d'éclairer d'une lumière nouvelle un site architectural connu.
Le voyagiste, lui, se contente de fournir le maximum d'informations pratiques et concrètes pour aider sommairement le touriste. Le romancier n'a que sa plume à sa disposition. Le journaliste et le voyagiste peuvent se servir de photos, croquis, dessins pour renforcer leur propos.

Comment ?

La description doit être aussi précise et minutieuse que possible. Le lecteur doit être capable de « visualiser » intérieurement le paysage, le lieu présenté.

Pour réussir une description, il est nécessaire :
- de choisir un point d'observation qui sert de repère : face au paysage, devant une fenêtre, sur un balcon, à travers la vitre d'une voiture...
- d'organiser l'espace selon un certain ordre, de gauche à droite, de devant en arrière, du général au particulier, de la caractéristique au détail...

Au premier plan se tordaient les squelettes convulsifs de quelques vieux ormes tourmentés, contournés, écimés, dont les branches noires aux filaments capricieux se détaillaient sur un ciel d'un gris jaune, très bas et gros de neige, qui ne laissait filtrer qu'un jour livide ; au second plan s'étendaient les plaines dépouillées de cultures qui bordaient près de l'horizon des collines pelées ou des lignes de bois roussâtres. De loin en loin, comme une tache de craie, quelque masure dardant une légère spirale de fumée apparaissait entre les brindilles menues de ses clôtures…

Théophile Gautier

La gloire de mon père. Marcel Pagnol. © Editions De Fallois

Le « jardin » n'était rien d'autre qu'un très vieux verger abandonné, et clôturé par un grillage de poulailler, dont la rouille du temps avait rongé la meilleure part. (…) Devant le jardin, des champs de blé ou de seigle assez pauvrement cultivés, et bordés d'oliviers millénaires.
Derrière la maison, les pinèdes formaient des îlots sombres dans l'immense garrigue, qui s'étendait, par monts, par vaux et par plateaux, jusqu'à la chaîne de Sainte Victoire. La Bastide Neuve était la dernière bâtisse, au seuil du désert, et l'on pouvait marcher pendant quarante kilomètres et ne rencontrer que les ruines basses de trois ou quatre fermes du Moyen Age, et quelques bergeries abandonnées.

- de nommer successivement et très précisément chaque partie du lieu décrit en le rendant de plus en plus « visible » :
  - ce que je vois : les formes, le relief, la végétation, les couleurs, le ciel, les habitations, les présences humaine et animale
  - ce que j'entends : les bruits naturels et ceux venant des hommes
    ce que je sens : les odeurs
  - ce que je touche : l'objet, la maison, l'arbre le plus proche de moi
    ce que je goûte : le fruit d'un arbre ou d'un étal, l'eau du ruisseau ou d'une fontaine
- d'exprimer les sentiments ou les impressions ressenties devant le lieu décrit :
  - ce que j'éprouve : sentiment de bien-être, de détente, d'apaisement, d'oppression, d'angoisse...
  - ce que je ressens : immensité, désolation, petitesse, charme...

Comment fonctionne la description ?

1. Le narrateur présente les lieux en principe à la 3e personne.
2. La relation se fait souvent au PRÉSENT. L'écrivain utilise beaucoup également le système du passé, en particulier le couple PASSÉ COMPOSÉ/IMPARFAIT et le PASSÉ SIMPLE.
3. Pour préciser, présence d'expressions : au bord de, dessous, un peu plus loin, en face de nous, dans un coin...
4. Les objets peuvent être personnifiés par des verbes. On peut leur prêter des actions, ce qui supprime les énumérations tristes et lourdes. *(Des grands placards cachaient l'argenterie, un grand fauteuil s'allongeait paresseusement).*
5. Il est préférable de varier les verbes. Afin d'éviter les trop nombreuses présences de Il y a, des verbes être ou voir, se servir de nombreux synonymes. *(Observer, examiner, scruter).*
6. Pour rendre la phrase plus rapide, l'ellipse du verbe s'impose. *(Autour de nous, à perte de vue, l'immensité bleue de la mer).*
7. Employer des adjectifs précis pour dégager l'impression générale. *(La chambre était glaciale).*
8. Utiliser des comparaisons. *(Comme une forteresse).*

L'évocation est moins rigoureuse que la description pure. Elle permet au lecteur de se représenter un objet, un paysage, une ambiance par des mots, des images. Elle a un grand pouvoir poétique. ●

Figurez-vous une île... d'aspect farouche : le phare à une pointe, à l'autre une vieille tour génoise où, de mon temps, logeait un aigle. En bas, au bord de l'eau, un lazaret en ruine envahi de partout par les herbes ; puis des ravins, des maquis, de grandes roches, quelques chèvres sauvages, de petits chevaux corses gambadant, la crinière au vent : enfin, là-haut, tout en haut, dans un tourbillon d'oiseaux de mer, la maison du phare avec sa plate-forme en maçonnerie blanche.

Les lettres de mon moulin. Alphonse Daudet
© Folio junior Gallimard

Le fleuve est si beau, qu'avant d'aller à Bayonne, je suis descendu jusqu'à Royan. Des navires chargés de voiles blanches remontent lentement les deux côtés du bateau. À chaque coup de la brise, ils se penchent, comme des oiseaux paresseux, levant leur longue aile, et montrant leur ventre noir. Ils courent obliquement, puis reviennent ; on dirait qu'ils se trouvent bien dans ce grand port d'eau douce ; ils s'y attardent et jouissent de sa paix au sortir des colères et de l'inclémence de l'Océan.
Les rives, bordées de verdure pâle, glissent à droite et à gauche, bien loin, au bord du ciel ; le fleuve est large comme une mer ; à cette distance, on croirait voir deux haies ; les arbres indistincts dressent leur taille fine dans une robe de gaze bleuâtre ; çà et là de grands pins lèvent leurs parasols sur l'horizon vaporeux, où tout se confond et s'efface ; il y a une douceur inexprimable dans ces premières teintes du jour si timides, attendries encore par la brume qui transpire hors du fleuve profond.
Pour lui, son eau s'étale joyeuse et splendide ; le soleil qui monte verse sur sa poitrine un long ruisseau d'or ; la brise le hérisse d'écailles ; ses remous s'allongent et tressaillent comme un serpent qui s'éveille, et quand la vague les soulève, on croit voir les flancs rayés, la cuirasse fauve d'un léviathan.

Voyage aux Pyrénées. Hippolyte Taine

Tout à l'heure, je voyais une charmante vallée. A droite et à gauche, de beaux caprices de terrain, de grandes collines coupées par les cultures, et une multitude de carrés amusants à voir ; çà et là, des groupes de chaumières basses dont les toits semblaient toucher le sol ; au fond de la vallée, un cours d'eau marqué à l'œil par une longue ligne de verdure et traversé par un vieux pont de pierre rouillée et vermoulue où viennent se rattacher les deux bouts du grand chemin. Au moment où j'étais là, un roulier passait le pont, un énorme roulier d'Allemagne, gonflé, sanglé et ficelé, qui avait l'air du ventre de Gargantua, traîné sur quatre roues par huit chevaux. Devant moi, suivant l'ondulation de la colline opposée, remontait la route éclatante de soleil, sur laquelle l'ombre des rangées d'arbres dessinait en noir la figure d'un grand peigne auquel il manquerait plusieurs dents.

Le Rhin. Victor Hugo © La nuée bleue

Le marché

Marché d'aujourd'hui, en ville

Le besoin de contacts, tout particulièrement à Versailles qui manque de pôle naturel d'animation, le charme de cet amoncellement de couleur et de fraîcheur, les voix fortes qui vous attirent, la force des traditions font du marché Notre-Dame un événement tri-hebdomadaire irremplaçable.

« Que voulez-vous de plus ? Par un temps pareil, n'est-ce pas merveilleux ? » nous dit une jeune femme qui bavardait avec un petit groupe. « Et quand il pleut, on bavarde un peu moins et on se dépêche un peu plus. »

Les élèves des Beaux-Arts qui, assis sur des cageots, reproduisent le spectacle, ont bien senti le pittoresque de ce marché puisqu'ils en font une source d'inspiration : « Évidemment, on aime bien peindre le château et les jardins à la française ; mais ça reste toujours un peu figé comme peinture. Ici, on a le mouvement, les couleurs qui changent, l'animation. »

Un des principaux attraits du marché, c'est la fraîcheur : le commerçant doit tout vendre en un jour, et baisse ses prix en fin de matinée pour écouler son stock : « Les deux salades pour deux francs ! Tout doit disparaître ! » entend-on souvent vers midi. Nombreuses sont les personnes aux revenus modestes qui se présentent en fin de journée pour trouver des occasions intéressantes.

Les intérêts de chacun se rejoignent donc sur ce marché de plein air entre ses quatre halles où le carreau s'anime joyeusement trois matinées par semaine, qu'il vente ou qu'il pleuve. On dit souvent que Versailles n'a pas de cœur ; mais qui n'a pas vu la place du Marché Notre-Dame un mardi, un vendredi ou un dimanche matin n'a pas pu comprendre que c'est là qu'il se situe, son cœur, car il constitue le principal centre naturel d'animation de la ville qu'il faut jalousement conserver.

© Toutes les nouvelles de Versailles. 1976

Marché d'hier, en province

Pour les habitants et les paysans, le marché du vendredi, en même temps qu'un marché en effet, des plus actifs et des plus animés, était une fête, une cure de sociabilité, une réjouissance. Notre maison avoisinait un carrefour. Bordant la rue qui monte du pont, du nord au sud, elle était à vingt pas de la route nationale est-ouest. De sept heures du matin à la nuit, le flot des voitures, montant, descendant, ne cessait pratiquement pas. Torrentueux, bruyant, hennissant, aboyant. Car les voitures à chiens abondaient, voitures pour femmes d'ordinaire, la passagère en bonnet à genoux sur les planches du fond, excitant ou calmant son labri de la houssine ou de la voix.

Les veaux meuglaient, debout entre les ridelles. Ils avaient leur marché matinal, leur halle à eux. Il y en avait des centaines, emplissant le quartier de leurs voix lamentables. Je me revois, dans cette cohue de blouses, de pelages roux et blancs, de tendres mufles, ma main dans celle d'un lointain cousin, parti jeune homme pour les Amériques et revenu, vieilli, pour quelques mois, retrouver l'air du pays. Je me rappelle la joie éberluée, l'émerveillement qui l'illuminaient, ranimés de pas en pas, le long des rues. Les trottoirs de toute la Grand-Rue, du château à la Croix de Pierre, débordaient sur la chaussée. Deux trottoirs sur un kilomètre, sans parler de la halle aux grains, aux porcelets, du champ de foire où trottaient, tenus à bout de longe par les valets des maquignons, les percherons à la queue tressée de paille. Des flaques, des mares, des étangs de légumes, de volailles, de lapins, de beurre, de fromages, d'œufs croulants, de chevreaux à la saison. Chaque quartier avait sa voix, son odeur : celle du cati, près des étalages de rouennerie, celle du châtaignier mêlée à celle du vernis dans les parages de la boissellerie, des barattes, des baquets, des barils. Et la rumeur, les voix, les rires tonitruants, les coups de cloche annonçant l'ouverture d'un marché. Tout se traitait de gré à gré, sur parole, à grand « tope-là », à pleine largeur de paumes. Et cochon qui s'en dédisait. Mais qui s'en fût dédit ? Personne. On dételait dans les cours, chez le charron, chez le maréchal, chez le charcutier aubergiste. Les carrioles tombaient sur leurs brancards, chaque cheval avait sa « case », un boxe de planches appuyé contre un mur, un anneau scellé pour le licol. Des alignements de cases, des mines de crottin, où chacun, l'heure du retour venue, savait retrouver sa bête.

Au cadran de mon clocher. Maurice Genevoix
© Presses de la Cité

Évocation du marché

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs,
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.

Albert Samain

Un jour de marché agricole

Dreux est une petite ville commerçante où se tiennent les marchés les plus importants de la région. Lorsque Adrienne eut descendu l'avenue de la gare et atteint la mairie, elle dut se glisser entre les voitures qui barraient la rue et encombraient tout un coin de la place. Des charretiers en blouse causaient entre eux et formaient de petits groupes autour des veaux et des porcs dont le sort se jouait dans des discussions interminables. Tous les trottoirs étaient occupés par des paysans qui offraient leur volaille à l'examen des passants, tandis que le centre de la place... était la proie de merciers et de marchands de légumes. Une foule indifférente circulait lentement entre les étalages, sollicitée par les cris monotones qu'elle ne semblait pas entendre. Adrienne ne se dépêcha pas de traverser la place. Il lui plaisait de se sentir coudoyée par ces gens qu'elle n'avait jamais vus et qui la forçaient à les suivre, à piétiner avec eux le sol détrempé, comme si tout d'un coup elle faisait partie d'une procession, qu'elle s'y perdait, qu'elle oubliait tous ses soucis et tout ce qui la distinguait des autres pour devenir comme ces hommes et ces femmes aux visages fermés. Elle sentit sur ces traits l'expression à la fois morne et défiante qu'elle rencontrait partout autour d'elle, et sans qu'elle put s'expliquer comment, cet état d'esprit la reposait.

Adrienne Mesurat. Julien Green © Plon

Lire la description

La fonction bien précise de la description et le public auquel elle s'adresse, décident du style de son écriture.

Un même lieu : le marché.

Quatre visions différentes :
celles des romanciers, du journaliste et du poète.

Maurice Genevoix se revoit au marché de son enfance à la campagne. La description qu'il en fait s'intègre tout naturellement dans son livre de souvenirs. L'auteur rend compte du rôle social tenu par ce lieu de rencontres. De nombreux détails nous rendent visible cette manifestation hebdomadaire tant attendue et tellement connue.

Julien Green nous entraîne à la suite de son héroïne, Adrienne, au milieu de la foule bigarrée du marché de Dreux. Sa description s'organise à partir de la vision qu'en a son personnage. Les phrases sont volontairement longues, beaucoup comptant plusieurs propositions subordonnées relatives. Il s'agit d'amplifier l'impression de lenteur du personnage se laissant aller dans une foule étrangère.

Le **journaliste municipal** a comme objectif de justifier la présence régulière du marché dans sa ville, Versailles. Il veut en donner une image positive et moderne. Pour cela, il rend la description vivante en faisant intervenir des commentaires satisfaits de consommateurs (constatations, interrogations) en style direct. Il met l'accent sur l'intérêt et le rôle de cette manifestation : reformer un tissu social malheureusement en voie de disparition, un nouveau lieu d'échanges pour les Versaillais. En conclusion, tout le monde y trouve son compte : la municipalité, les habitants, les commerçants et même les étudiants locaux.

Le texte d'**Albert Samain** est le plus court. Normal : c'est une évocation. Par la poésie légère des mots, l'ambiance et l'atmosphère magique du marché sont créées. Un seul temps pour l'unité du texte : le présent. Une seule phrase pour répondre à toutes les questions OÙ ? QUAND ? QUOI ? COMMENT ? Aucun détail, pas de précision, une seule énumération pour faire ressortir la magie de ce lieu.

	Marché d'hier, en province	Un jour de marché agricole	Marché d'aujourd'hui, en ville	Évocation du marché
Auteur	Maurice Genevoix. Romancier	Adrienne Mesurat. Romancière	Journaliste municipal	Albert Samain. Poète
Origine du texte	extrait de roman	extrait de roman	revue bulletin municipal	poème
Destinataire du texte	le lecteur du roman	le lecteur du roman	les habitants de Versailles	le lecteur du poème
Fonction du texte	montrer l'atmosphère de fête et le rôle social du marché	décrire un personnage au milieu de la foule du marché	justifier la présence du marché	évoquer une ambiance conviviale
Narrateur	participe à l'action 1e et 3e pers.	extérieur 3e pers.sing.	extérieur 3e pers.sing. et pluriel	extérieur 3e pers.sing.
Temps employé	imparfait	présent imparfait passé simple plus-que-parfait	présent	présent
Personnages	le narrateur se revoit dans la foule	Adrienne Mesurat dans la foule	suggérés	non
Action	non	oui	non	non
Phrases	longues Prop.sub.rel.	longues Prop.sub.rel.	longues Prop.sub.rel.	une seule longue phrase
Verbes	nombreux et variés	nombreux et variés	nombreux et variés	rares
Adjectifs	nombreux et variés	nombreux et variés	nombreux et variés	nombreux et variés
Style	indirect	indirect	direct et indirect	indirect
Détails	oui	oui	non	non
Où ?	pas précisé	Dreux	Versailles Pl. Marché Notre-Dame	sur la petite place
Quand ?	chaque vendredi	?	vendredis, dimanches et mardis matins	?

Les cinq sens

Les principes

Tout récit comporte la représentation d'actions et d'événements. C'est *la narration*. Tout récit comporte aussi la représentation d'objets, de lieux, de personnages. C'est *la description*.

Dans un texte, la description montre et évoque la réalité concrète, concourt à rendre vrais, sensibles, audibles, visibles les objets, les habitations, les paysages, les personnages.
Complémentaire de la narration, la description est la toile de fond essentielle et nécessaire à la mise en scène du récit. Elle crée l'atmosphère, suscite des émotions et participe à la construction d'un univers personnel.
Parfois, la description peut créer un contraste avec l'action, lorsque la présence d'un individu est incongrue dans un décor sublime. Ce contraste annonce alors un événement inattendu.
Parfois, la description sert de pause à l'intérieur d'un récit. Elle permet au lecteur de se reposer et de digérer les informations précédentes ou de jouer sur l'art du suspense.
Dans tous les cas, la description permet au lecteur de se représenter les scènes de l'histoire et de mieux s'identifier aux personnages.

Comment ça fonctionne

Pour appréhender le monde, nous disposons de cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher. Généralement, un de nos cinq sens domine les quatre autres.

Face à son environnement, une personne dont le sens visuel est dominant, capte des images qui lui « sautent aux yeux ».
Une autre personne dont le sens auditif est dominant est plus sensible aux sons « qui ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd ».
Cette dominante sensorielle conditionne, à notre insu, notre manière d'appréhender le monde qui nous entoure. Notre imagination dépend beaucoup des rapports entre nos cinq sens et l'environnement.
Si nous veillons non seulement à voir et à entendre, mais aussi à sentir, à toucher et à goûter, les informations que nous recueillons sont beaucoup plus riches. Pour rendre compte totalement d'un environnement, nous devons être le plus attentif possible de manière à faire « le plein de sens » en recueillant le maximum d'informations sensorielles.

La DÉMARCHE en CLASSE

1. Écrire

Consigne. Décrivez un lieu auquel vous êtes attaché et où vous aimez vous rendre. Ce lieu peut être une maison, une pièce, un village, un stade, une salle, une plage. L'important est que vous l'aimiez vraiment.

2. Analyser

Chaque élève relit son texte en soulignant avec une couleur différente les mots qui se rapportent aux cinq sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.
Discuter. Que constatez-vous ? Un ou deux sens dominent les autres. Généralement, on voit beaucoup, on entend un peu, on ne sent presque pas, on touche rarement et on goûte exceptionnellement.

3. Lire

Reproduire le corpus de textes d'auteurs **pages 153, 154** et **155**.

- **Page 153,** les cinq exercices de style de Raymond Queneau mettent chacun en valeur un des cinq sens.
  Consigne. Trouve le sens mis en valeur par Raymond Queneau dans chaque texte.
  Les réponses 1. Gustatif 2. Visuel 3. Olfactif 4. Tactile 5. Auditif.
- **Pages 154** et **155,** trois sens seulement sont mis en valeur : visuel, auditif, olfactif.
  Consigne. Trouve le sens mis en valeur par l'écrivain dans son texte.
  Les réponses 1. 2. et 3. Visuel 4. et 5. Auditif 6. 7. et 8. Olfactif

4. S'exercer

Disposer les élèves en cercle autour d'un planisphère.
Chacun ferme les yeux et pointe du doigt un lieu sur le planisphère. Il ouvre les yeux, découvre sa destination et la note sur sa feuille de route.
Chacun doit visualiser cet endroit choisi par le hasard grâce à ses cinq sens en répondant mentalement à ces questions pendant dix minutes.

- ⇢ Que voyez-vous ? Quels paysages ? Quelle végétation ? Quels types de constructions ?
- ⇢ Qu'entendez-vous ? Quels bruits ? Quels chants ? Quelles musiques ? Quels sons ? Ces bruits, ces musiques sont-ils discrets ou tonitruants ? Doux ou puissants ? Continus ou discontinus ? D'où viennent-ils ?
- ⇢ Que sentez-vous ? Quelles odeurs ? Quels parfums ? Quels effluves ? Ces odeurs, ces senteurs, sont-elles légères ou entêtantes ? Naturelles ou artificielles ? D'où viennent-elles ?
- ⇢ Que touchez-vous ? Quelles matières, quelles textures vos mains touchent-elles en ce lieu ? Comment sont ces matières ? D'où viennent-elles ?
- ⇢ Que goûtez-vous ? Quels goûts, quelles saveurs viennent immédiatement titiller vos papilles quand vous visualisez ce lieu ? Quels aliments, quelles boissons s'imposent à votre imagination ?

5. Écrire

Chacun note toutes les images mentales apparues derrière l'écran de ses paupières closes sur sa feuille pendant cinq minutes.
Consigne. Écrivez en dix lignes maximum un texte qui commence par À (nom de la ville ou du pays), je voudrais... goûter, entendre, toucher, voir, sentir. Vous emploierez dans ce texte plusieurs images mentales notées plus tôt.

Aides. Faire appel aux listes de mots **pages 156** et **157**.

Exercices de style

*Raymond Queneau a consacré cinq de ses **Exercices de style** aux cinq sens : auditif, gustatif, tactile, olfactif, visuel. Lis chaque texte. Trouve le sens mis en valeur par Raymond Queneau dans chaque texte. Note-le au dessus de chaque texte.* ●

1

Cet autobus avait un certain goût. Curieux mais incontestable. Tous les autobus n'ont pas le même goût. Ça se dit, mais c'est vrai. Suffit d'en faire l'expérience. Celui-là – un S – pour ne rien cacher – avait une petite saveur de cacahouète grillée je ne vous dis que ça. La plate-forme avait son fumet spécial, de la cacahouète non seulement grillée mais encore piétinée. À un mètre soixante au-dessus du tremplin, une gourmande, mais il ne s'en trouvait pas, aurait pu lécher quelque chose d'un peu suret qui était un cou d'homme dans sa trentaine. Et à vingt centimètres encore au-dessus, il se présentait au palais exercé la rare dégustation d'un galon tressé un peu cacaoté. Nous dégustâmes ensuite le chouigne-gueume de la dispute, les châtaignes de l'irritation, les raisins de la colère et les grappes de l'amertume.
Deux heures plus tard nous eûmes droit au dessert : un bouton de pardessus… une vraie noisette…

2

Dans l'ensemble c'est vert avec un toit blanc, allongé, avec des vitres. C'est pas le premier venu qui pourrait faire ça, des vitres. La plate-forme c'est sans couleur, c'est moitié gris moitié marron si l'on veut. C'est surtout plein de courbes, des tas d'S pour ainsi dire. Mais à midi comme ça, heure d'affluence, c'est un drôle d'enchevêtrement. Pour bien faire faudrait étirer hors du magma un rectangle d'ocre pâle, y planter au bout un ovale pâle ocre et là-dessus coller dans les ocre foncé un galurin que cernerait une tresse de terre de Sienne brûlée et entremêlée par-dessus le marché. Puis on t'y foutrait une tache caca d'oie pour représenter la rage, un triangle rouge pour exprimer la colère et une pissée de vert pour rendre la bile rentrée et la trouille foireuse.
Après ça on te dessinerait un de ces jolis petits mignons de pardingues bleu marine avec, en haut, juste en dessous de l'échancrure, un joli petit mignon de bouton dessiné au quart de poil.

3

Dans cet S méridien
il y avait en dehors
de l'odeur habituelle,
odeur d'abbés, de
décédés, d'œufs,
de geais, de haches,
de ci-gîts, de cas,
d'ailes, d'aime haine
au pet de culs, d'airs
détestés, de nus vers,
de doubles vés cés,
de hies que scient
aides grecs, il y avait
une certaine senteur
de long cour juvénile,
une certaine perspiration de galon tressé,
une certaine âcreté
de rogne, une certaine
puanteur lâche et
constipée tellement
marquées que lorsque
deux heures plus tard
je passai devant
la gare Saint-Lazare
je les reconnus et les
identifiai dans le parfum cosmétique,
fashionable
et tailoresque qui
émanait d'un bouton
mal placé.

4

Les autobus sont doux au toucher surtout si on les prend entre les cuisses et qu'on les caresse avec les deux mains, de la tête vers la queue, du moteur vers la plate-forme. Mais quand on se trouve sur cette plate-forme alors on perçoit quelque chose de plus âpre et de plus rêche qui est la tôle ou la barre d'appui, tantôt quelque chose de plus rebondi et de plus élastique qui est une fesse. Quelquefois il y en a deux, alors on met la phrase au pluriel. On peut aussi saisir un objet tubulaire et palpitant qui dégurgite des sons idiots, ou bien un ustensile aux spirales tressées plus douces qu'un chapelet, plus soyeuses qu'un fil de fer barbelé, plus veloutées qu'une corde et plus menues qu'un câble. Ou bien encore on peut toucher du doigt la connerie humaine, légèrement visqueuse et gluante, à cause de la chaleur. Puis si l'on patiente une heure ou deux, alors devant une gare raboteuse, on peut tremper sa main tiède dans l'exquise fraîcheur d'un bouton de corozo qui n'est pas à sa place.

5

Coinquant et pétaradant, l'S vint crisser le long du trottoir silencieux. Le trombone du soleil bémolisait midi. Les piétons, braillantes cornemuses, clamaient leurs numéros. Quelques-uns montèrent d'un demi-ton, ce qui suffit pour les emporter vers la porte Champerret aux chantantes arcades. Parmi les élus haletants, figurait un tuyau de clarinette à qui les malheurs des temps avaient donné forme humaine et la perversité d'un chapelier pour porter sur la timbale un instrument qui ressemblait à une guitare qui aurait tressé ses cordes pour s'en faire une ceinture. Soudain au milieu d'accords en mineur de voyageurs entreprenants et de voyajrices consentantes et des trémolos bêlants du receveur rapace éclate une cacophonie burlesque où la rage de la contrebasse se mêle à l'irritation de la trompette et à la frousse du basson.
Puis, après soupir, silence, pause et double pause, éclate la mélodie triomphante d'un bouton en train de passer à l'octave supérieure.

Exercices de style Raymond Queneau
© Gallimard. 1947 et 2002

Les cinq sens

Chacun de ces textes met en évidence un sens. Lis chaque texte. Trouve le sens mis en valeur par l'écrivain dans son texte. Note-le au-dessus de chaque texte. ●

1

La rue est très étroite. Si nous étions quelques copains à nous tenir par la main pour marcher ensemble, nous ne tiendrions pas plus de quatre de large. Malgré tout, les animaux et les véhicules de toutes sortes circulent au milieu des piétons. Deux flots se croisent, pareils à des courants fluides ; au centre, s'entremêlent ceux qui vont et ceux qui viennent. Contrairement à chez nous, la circulation se fait à gauche. J'ai tendance à vouloir me déplacer à droite pour croiser un passant et, chaque fois, ce dernier tente de m'éviter par la gauche ; j'accroche plusieurs épaules avant de m'habituer. Dans une macédoine d'Indiens de toutes les tailles, des enfants chétifs aux gros hommes bedonnants, se mêlent les charrettes, les ânes, les chiens, les chèvres, les cyclopousses - que Shamol appelle des rickshaws - et les motos. Heureusement, il n'y a pas de voitures. Mais il y a les vaches ! Reines parmi les reines, ces grosses bêtes nonchalantes se fraient un passage, les cornes pointées vers l'avant, sans égard à qui se trouve sur leur chemin. Après quelques mètres de marche, je passe déjà à deux doigts de me faire encorner une première fois. Le stupide ruminant a cherché à éviter une moto qui poursuit son chemin en pétaradant. Son conducteur doit jouer des jambes pour maintenir l'équilibre de son véhicule qui roule à pas d'homme dans la circulation piétonne.

Je ne cesse de regarder autour de moi. J'ai l'impression qu'à chaque seconde, je suis menacé par une corne distraite, un guidon de vélo mal tenu, une roue de charrette trop excentrée… Il faut m'assurer de ne pas mettre le pied dans une flaque de boue, dans la crotte d'un chien ou la bouse d'une vache. Sans compter les innombrables sécrétions des hommes et des femmes qui crachent à tout moment un mucus rougeâtre. Tout le monde ici a les joues gonflées et semble mastiquer une chique énorme qui rend les sourires visqueux et cramoisis.

Je dois aussi éviter de m'empêtrer dans les jambes des personnes allongées ou assises par terre, car le long des murs qui bordent la venelle, partout, directement sur le sol ou sur les premières marches d'un escalier, des gens sont accroupis. L'un vend des bracelets de pacotille avec sa marchandise qui bloque le passage ; un autre mendie, sa sébile à bout de bras ; là, c'est un vendeur de fruits ; là, un barbier, armé de sa lame et de son blaireau ; à côté, un réparateur de vélos qui a étendu ses outils et ses pièces ; suivent un écrivain public derrière la caisse de bois qui supporte sa machine à écrire, un couturier aux commandes d'une vieille mécanique à pédale. La besace remplie de longs tubes troués, un marchand de flûtes passe en soufflant dans un instrument. Sa musique mélancolique se mêle aux cris, aux vrombissements et aux bêlements. Des cloches résonnent au cou de toutes les bêtes.

L'intouchable aux yeux verts. Camille Bouchard
© Hurtubise Atout Montréal. 2004

2

Il y a des gens qui ne connaissent pas les couleurs : les gens nés aveugles.

Aveugle, ce n'est pas comme lorsque vous fermez les yeux.

Quand vous fermez les yeux et qu'on vous dit « bleu », vous voyez du bleu dans votre tête. Quand on vous dit « jaune », vous voyez du jaune.

Les gens qui sont nés aveugles n'ont jamais vu les couleurs. Ils ne peuvent donc pas s'en souvenir.

Votre bleu, votre jaune, votre rouge ou votre vert n'existent pas pour eux.

Aussi, pendant que vous êtes occupés à regarder les couleurs, les gens aveugles regardent autre chose.

Je le sais, moi qui suis aveugle.

Loin des yeux, près du cœur. Thierry Lenain
© Nathan poche

3

M. Wonka ouvrit la porte. Les cinq enfants et les neuf adultes entrèrent en se bousculant… pour tomber en arrêt devant tant de merveilles. Oh ! Quel fascinant spectacle ! à leurs pieds s'étalait… une jolie vallée. De chaque côté, il y avait de verts pâturages et tout au fond coulait une grande rivière brune.

Mais on voyait aussi une formidable cascade, une falaise abrupte par où les masses d'eau pleines de remous se précipitaient dans la rivière, formant un rideau compact, finissant en un tourbillon écumant et tourbillonnant, plein de mousse et d'embruns. Au pied de la cascade (quel étonnant spectacle !), d'énormes tuyaux de verre pendillaient par douzaines, un bout trempant dans la rivière, l'autre accroché quelque part au plafond, très hauts ! Ils étaient vraiment impressionnants, ces tuyaux.

Extrêmement nombreux, ils aspiraient l'eau trouble et brunâtre pour l'emporter Dieux sait où. Et comme ils étaient de verre, on pouvait voir le liquide mousser et monter à l'intérieur, et le bruit bizarre et perpétuel que faisaient les tuyaux en l'aspirant se mêlait au tonnerre de la cascade.

Des arbres et des arbustes pleins de grâce poussaient le long de la rivière : des saules pleureurs, des aulnes, du rhododendron touffu à fleurs roses, rouges et mauves. Le gazon était étoilé de milliers de boutons d'or.

« Voyez ! » s'écria M. Wonka en sautillant. De sa canne à pommeau d'or, il désigna la grande rivière brune. « Tout cela, c'est du chocolat ! Chaque goutte de cette rivière est du chocolat fondu, et du meilleur. Du chocolat de première qualité. Du chocolat, rien que du chocolat, de quoi remplir toutes les baignoires du pays ! Et aussi toutes les piscines ! N'est-ce pas magnifique ? Et regardez mes tuyaux ! Ils pompent le chocolat et le conduisent dans toutes les autres salles de l'usine ! Des milliers de litres par heure, mes enfants ! Des milliers et des milliers de litres ! »

Charlie et la chocolaterie. Roald Dahl
© Folio junior Gallimard

4

Akavak se réveilla lentement. Contre son corps, il sentait la douce chaleur des vêtements en peau de caribou. Il tendit l'oreille. Il n'entendait plus les géants du vent qui depuis plusieurs jours essayaient d'ensevelir la maison de neige. Oui, à présent, ils étaient partis. Il régnait un silence de mort. Akavak était couché dans l'igloo de son père, au milieu de toute sa famille, sur le grand lit de neige recouvert de peaux. La lampe à huile de phoque qui éclairait et chauffait la maison était presque éteinte.
Akavak regarda son souffle s'élever lentement en buée vers le dôme du plafond, puis se congeler en petits cristaux blancs qui retombaient sur les fourrures sombres du lit.
Dans l'obscurité, Akavak entendit son grand-père s'asseoir, dérouler le parka qui lui avait servi d'oreiller, et l'enfiler lentement par-dessus la tête. Il l'entendit se pencher et souffler péniblement tandis qu'il enfilait ses pantalons en peau de chien et ses bottes en peau de phoque qui lui montaient jusqu'aux genoux. Le vieil homme se glissa ensuite hors des fourrures chaudes et descendit avec effort de la grande plate-forme du lit. Il se faufila jusqu'à l'entrée, en se courbant dans l'étroit couloir de neige qui serpentait à travers la réserve de viande.
Quand le grand-père sortit de la maison de neige, le froid aigre et brûlant de l'air matinal qu'il inspira le fit tousser âprement. Alors Akavak l'entendit siffler trois fois et devina qu'il s'adressait aux esprits de la nuit, ceux qui tracent d'étranges dessins lumineux parmi les étoiles. Ces sifflements signifiaient sans doute que le grand-père apercevait les lumières du nord, et que les géants du vent avaient enfin nettoyé le ciel.
Tandis que le vieil homme s'éloignait de l'entrée de l'igloo, Akavak entendait la neige crisser douloureusement sous ses pieds : il devait faire très froid.

Akavak. James Houston
© Castor poche Flammarion

5

Fenêtres ouvertes

J'entends des voix. Lueurs à travers ma paupière.
Une cloche est une branle à l'église St Pierre.
Cris des baigneurs. Plus près ! Plus loin ! Non, par ici !
Non, par là ! Les oiseaux gazouillent, Jeanne aussi.
Georges l'appelle. Chant des coqs. Une truelle
Racle un toit. Des chevaux passent dans la ruelle.
Grincement d'une faux qui coupe le gazon.
Chocs. Rumeurs. Des couvreurs marchent sur la maison.
Bruits du port. Sifflement des machines chauffées.
Musique militaire arrivant par bouffées.
Brouhaha sur le quai. Voix françaises. Merci.
Bonjour. Adieu. Sans doute il est tard, car voici
Que vient tout près de moi chanter mon rouge-gorge.
Vacarme de marteaux lointains dans une forge.
L'eau clapote. On entend haleter un steamer.
Une mouche entre. Souffle immense de la mer.

À Guernesey. L'art d'être grand-père. Victor Hugo
© Gallimard 2002

6

Et n'était-ce pas ainsi que je faisais du temps que la savane la forêt le marais étaient un réseau d'odeurs et nous courions la tête baissée sans perdre le contact avec le sol, nous aidant des mains et du nez pour trouver le chemin, et tout ce qu'il nous fallait comprendre nous le comprenions par le nez avant que par les yeux, le mammouth, le hérisson, l'oignon, la sécheresse, la pluie, sont tout d'abord des odeurs qui se détachent des autres odeurs [...] tout est perçu d'abord par le nez, le monde est tout nez, notre monde est le nez...

Sous le soleil jaguar. Italo Calvino © Éditions du Seuil

7

Là, il s'arrêta, reprit ses esprits et flaira. Il l'avait. Il le tenait. Comme un ruban, le parfum s'étirait le long de la rue de Seine, net et impossible à confondre, mais toujours aussi délicat et aussi subtil. [...] Ce parfum avait de la fraîcheur ; mais pas la fraîcheur des limettes ou des oranges, pas la fraîcheur de la myrrhe ou de la feuille de cannelle ou de la menthe crépue ou des bouleaux ou du camphre ou des aiguilles de pin, ni celle d'une pluie de mai, d'un vent de gel ou d'une eau de source... Et il avait en même temps de la chaleur ; mais pas comme la bergamote, le cyprès ou le musc, pas comme le jasmin ou le narcisse, pas comme le bois de rose et pas comme l'iris... Ce parfum avait un mélange des deux...

Le parfum. Patrick Süskind © Fayard 1986

8

On passa Fréjus, Saint-Raphaël. Le train courait dans ce jardin, dans ce paradis des roses, dans ce bois d'orangers et de citronniers épanouis qui portent en même temps leurs bouquets blancs et leurs fruits d'or, dans ce royaume des parfums, dans cette partie des fleurs, sur ce rivage admirable qui va de Marseille à Gênes.
C'est en juin qu'il faut suivre cette côte où poussent, libres, sauvages, par les étroits vallons, sur les pentes des collines, toutes les fleurs les plus belles. Et toujours on revoit des roses, des champs, des plaines, des haies, des bosquets de roses. Elles grimpent aux murs, s'ouvrent sur les toits, escaladant les arbres, éclatent dans les feuillages, blanches, rouges, jaunes, petites ou énormes, maigres avec une robe unie et simple, ou charnues, en lourde et brillante toilette.
Et leur souffle puissant, leur souffle continu épaissit l'air, le rend savoureux et alanguissant. Et la senteur plus pénétrante encore des orangers ouverts semblent sucrer ce qu'on respire, en faire une friandise pour l'odorat.
La grande côte aux rochers bruns s'étend baignée par la Méditerranée immobile. Le pesant soleil d'été tombe en nappe de feu sur les montagnes, sur les longues berges de sable, sur la mer d'un bleu dur et figé. Le train va toujours, entre dans les tunnels pour traverser les caps, glisses sur les ondulations des collines, passe au-dessus de l'eau sur des corniches droites comme des murs ; et une douce, une vague odeur salée, une odeur d'algues qui sèchent se mêle parfois à la grande et troublante odeur des fleurs.

Les sœurs Rondoli. Guy de Maupassant
© Albin Michel

Aides à l'écriture

Expressions concernant les cinq sens

Vocabulaire visuel
C'est mon point de vue, ça saute aux yeux, changer d'horizon, demander des éclaircissements, entrevoir une solution, examiner les choses, je vois ce que vous voulez dire, ne pas se fier aux apparences, un aspect des choses, un brillant avenir, une confiance aveugle, une perspective intéressante...

Vocabulaire auditif
C'est comme ça que je l'entends, c'est entendu, ça me dit quelque chose, ça va faire du bruit, dresser l'oreille, dialogue de sourds, entendons-nous, faire la sourde-oreille, j'ai entendu dire que, je vais vous apprendre une nouvelle, prêter l'oreille...

Vocabulaire olfactif
Assainir la situation, à vue de nez, avoir le nez creux, c'est infect, ça lui pend au nez, ça sent le roussi, je ne peux pas la sentir, mettre son nez dans les affaires des autres, la moutarde qui monte au nez, ne pas être en odeur de sainteté, tirer les vers du nez...

Vocabulaire gustatif
Avaler la pilule, avoir une dent contre, défaite amère, eau à la bouche, propos acides, en prendre plein les gencives, faire la fine bouche, la note était salée, la part du gâteau, ne pas mâcher ses mots, nourriture intellectuelle, ressentir de l'amertume, saliver d'avance...

Vocabulaire tactile
Adhérer à une idée, au cœur du problème, avoir la chair de poule, la poisse, briser le cœur, coller à la peau, être chiffonné, choqué, coincé, décontracté, détendu, froissé, heurté, très chatouilleux, très touché, faire des pieds et des mains, garder le contact, peser ses mots, prendre son courage à deux mains, un problème à bras-le-corps, qui s'y frotte s'y pique, rongé par des soucis, se tâter, taper sur les nerfs...

Principaux mots se rapportant au sens gustatif

Apprécier, arrière-goût, avant-goût, déguster, se délecter, eau à la bouche, goûteur, s'en lécher les doigts, savourer...
Un goût peut être acide, acidulé, âcre, aigre, amer, âpre, douceâtre, doux, épicé, fade, fadasse, faisandé, fort, fruité, moelleux, piquant, rance, relevé, saumâtre, sucré...
Un goût de bouchon, de brûlé, d'éventé, de fumée, de fût, de moisi, de piqué, de pourri, de renfermé, de roussi, de vieux...
Un goût détestable, défectueux, émoussé, grossier, vulgaire...

Principaux mots se rapportant au sens olfactif

Quelques verbes se rapportant aux odeurs : dégager, embaumer, empester, empoisonner, empuantir, exhaler, flairer, humer, odorer, puer, renifler, répandre, respirer, sentir...
Principaux mots se rapportant aux odeurs : arôme, bouquet, effluve, émanation, essence, exhalaison, fragrance, fumet, goût, parfum, puanteur, relent, senteur...
Une odeur d'acétone, de brûlé, d'échauffé, d'enfermé, de graillon, d'haleine, d'herbe, de moisi, de pourri, de poussière, de renfermé, de roussi, de terre, de sueur, de vinaigre, de vieux...
Une odeur peut être âcre, agréable, capiteuse, délicate, douce, écœurante, fétide, forte, légère, musquée, nauséabonde, poivrée, puante, repoussante...

Principaux mots se rapportant au sens auditif

Un son ou un bruit peut être agaçant, aigu, anormal, assourdissant, bizarre, criard, crispant, discordant, doux, drôle, éclatant, énervant, étrange, faible, formidable, grave, infernal, inhabituel, insolite, joyeux, lointain, mat, menaçant, métallique, monstrueux, nasillard, pénible, perçant, proche, prolongé, plaintif, profond, retentissant, ronflant, sec, sinistre, sourd, strident, terrible...
Bruits divers : battement, bourdonnement, bruissement, choc, chuintement, clapotis, claque, claquement, cliquetis, craquement, craquètement, crépitation, crépitement, crissement, déflagration, détonation, éclat, éclatement, explosion, fracas, froissement, frôlement, grésillement, grincement, grognement, grondement, hurlement, murmure, pétarade, pétillement, ramage, ronflement, roulement, rumeur, sifflement, stridulation, tapement, tintement, vrombissement...
Bruits de personnes : boucan, brouhaha, cacophonie, chahut, chant, charivari, chuchotement, clameur, cri, éternuement, fredonnement, gargouillis, gazouillement, gémissement, hoquet, huées, hurlement, murmure, pet, râle, ronflement, rot, rumeur, sanglot, sifflement, souffle, soupir, tapage, toux, tintamarre, tintouin, tohu-bohu, tumulte, vacarme, vociférations...
Un cri peut être aigu, déchirant, perçant, strident, épouvantable, étouffé, étranglé, plaintif, sourd, de colère, de douleur, de fureur, de joie, de surprise, de triomphe...

Principaux mots se rapportant au sens tactile

Verbes : adhérer, appuyer sur, attoucher, attraper, caresser, chatouiller, chiffonner, choquer, écraser, effleurer, friper, froisser, frôler, frotter, gratter, griffer, heurter, malaxer, manier, manipuler, masser, ausculter, palper, peloter, peser sur, pétrir, polir, tâter, tâtonner, tripoter...
Adjectifs : caoutchouteux, doux, dur, élastique, flasque, friable, gélatineux, gluant, gras, granuleux, huileux, malléable, mou, moelleux, pâteux, pulpeux, rêche, rude, tendre, velouté, visqueux...

Principaux verbes se rapportant au sens visuel

Admirer, apercevoir, considérer, contempler, découvrir, deviner, dévisager, dévoiler, discerner, distinguer, entrevoir, épier, examiner, explorer, fixer, inspecter, lorgner, mirer, observer, orienter son regard vers, percevoir, regarder, reluquer, remarquer, repérer, revoir, saisir, scruter, viser...

Expressions permettant d'organiser un paysage

à droite
à gauche
à l'arrière-plan
à l'extérieur
à l'intérieur
au bord de
au-delà
au-dessous de
au-dessus de
au fond
au haut de
au loin
au milieu de
au plafond
au premier plan
au sommet
autour
dans
dans un angle
dans un coin
de chaque côté
de l'autre côté
de ci, de là
derrière
devant
du côté de
d'un bout à l'autre
en aval
en amont
en bas
en contrebas
en deçà
en direction de
en face
en haut
entre
ici
là
là-haut
par-dessus
sous
sur
sur la ligne d'horizon
sur le sol
tout près
un peu au loin

Adjectifs qualifiant le paysage

abandonné
accueillant
admirable
agréable
ancien
animé
anonyme
apaisant
aquatique
aride
banlieusard
bourgeois
calme
chaleureux
charmant
clairsemé
coloré
délabré
désert
désespérant
désolé
dynamique
écrasant
froid
futuriste
gigantesque
glacial
grandiose
industrialisé
jeune
lunaire
magnifique
mélancolique
moderne
morne
obscur
oppressant
pauvre
populaire
pittoresque
propre
quelconque
reposant
riche
romantique
rural
sale
sauvage
sinistre
sordide
surpeuplé
touristique
tourmenté
traditionnel
uniforme
urbain
verdoyant
vide
violent

Verbes servant à désigner les actions d'une personne dans un paysage

aller découvrir
atteindre
attendre
avancer jusqu'à
bifurquer sur sa droite, sa gauche
continuer sur
couper
dépasser
descendre vers
dévaler
emprunter le sentier, le chemin
escalader
faire un détour par
filer sur
finir vers
grimper
laisser sur sa droite, sa gauche
longer
marcher vers
mettre le cap sur
monter vers
passer chez
poursuivre jusqu'à
pousser jusqu'à
prendre la direction de
progresser en direction de
quitter la direction de
ralentir devant
redescendre vers
rejoindre
rentrer sur
repartir vers
rester sur
revenir sur ses pas
s'arrêter à
se déplacer vers
se diriger vers
s'engager sur
s'engouffrer
se précipiter vers
se restaurer
stationner là
suivre
tenir sa droite
traverser
veiller à

L'expression des sentiments et des impressions

Les principes

Le décor est le lieu de l'action. Pour le construire, l'auteur s'est documenté. La vision que l'auteur veut donner d'un lieu de vie impose une écriture particulière.

Comment ça fonctionne

Observons **page 159** deux présentations tout à fait différentes de pièces : le cabinet du Docteur Dinteville par Georges Pérec dans son roman **La vie, mode d'emploi** et la Stube, la pièce maîtresse de la maison alsacienne par Émile Hinzelin dans ses **Images d'Alsace**.

	La description de Pérec	La description de Hinzelin
Le plan de texte	1. Le nom de la pièce décrite. 2. Les objets détaillés composant le décor. 3. Les personnes présentes à l'intérieur du décor.	1. Le nom de la pièce décrite. 2. Son usage, son utilité et sa fonction pour l'homme. 3. La présentation utilitaire des objets composant le décor.
Le style	Très nombreuses phrases non verbales. Longues énumérations sans verbe tristes et lourdes. Les quelques verbes présents ne sont pas recherchés. IL Y A et EST sont répétés.	Des phrases verbales simples et courtes. Une grande variété de verbes qui personnifient les objets en les rendant vivants.
Les sentiments exprimés par l'auteur	Aucun. Aucune opinion, aucune implication personnelle. Relation froide et sèche des lieux.	Il met constamment en avant le côté fonctionnel de la pièce. Visiblement, elle a été pensée et conçue pour faciliter la vie aux gens.
L'impression ressentie par le lecteur	Sensation d'oppression, d'indifférence glaciale. Les personnages semblent complètement écrasés par le décor. Le poids des objets paraît dominer les hommes.	Sensation de bien-être, de chaleur humaine. Ici, les objets sont au service de l'homme : c'est lui le maître de cet univers qu'il a voulu ainsi.
La conclusion	Pérec a volontairement donné une vision inhumaine du cabinet en présentant tout dans ses plus petits détails. Cela ressemble à un inventaire à la fois neutre et précis.	En sélectionnant ce qu'il a voulu montrer de la Stube, Hinzelin nous en offre une vision idéale.

La DÉMARCHE en CLASSE

1. Lire

Reproduire le corpus d'extraits de textes d'auteurs (**haut de la page 159**). Ne distribuer aux élèves que les deux textes.
Consigne. Trouve les différences et les ressemblances entre ces deux extraits. Il s'agit de descriptions de pièces.
Voir l'analyse dans *Comment ça fonctionne* **page 158**.

2. Synthétiser

Oralement et collectivement. À partir de ces deux textes, identifier leur structure. L'enseignant la reproduit au tableau.
Aides. Lorsqu'il mettra ses élèves en situation d'écriture, lors d'une autre séance, l'enseignant leur fournira en aides à l'écriture cette synthèse (**bas de la page 159**).

3. Écrire

Consigne. En 200 mots maximum, décris une pièce soit à la manière de Georges Pérec soit à la manière d'Émile Hinzelin.

Lis ces deux textes. Trouve leurs ressemblances et leurs différences.

Dinteville, 1

La cabinet du Docteur Dinteville : une table d'examen, un bureau métallique, presque nu, avec seulement un téléphone, une lampe articulée, un bloc d'ordonnances, un stylo d'acier mat dans la rainure d'un encrier de marbre ; un petit divan tendu de cuir jaune, surmonté d'une grande reproduction de Vasarely, deux plantes grasses de chaque côté de la fenêtre, surgissant, proliférantes et larges, de deux cache-pots de rafia tressé ; un meuble à étagère dont la plaque supérieure supporte quelques instruments, un stéthoscope, un distributeur de coton en métal chromé, une petite bouteille d'alcool à quatre-vingt-dix degrés ; et sur tout le mur de droite des panneaux de métal brillant dissimulant divers appareillages médicaux et les placards où le médecin range ses instruments, ses dossiers et ses produits pharmaceutiques. Le Docteur Dinteville est à sa table et rédige avec un air de totale indifférence une ordonnance. C'est un homme d'une quarantaine d'années, presque chauve, au crâne ovoïde. La patiente est une veille femme. Elle s'apprête à descendre de la table d'auscultation où elle était allongée, en rajustant la broche qui maintient fermé son corsage, un losange de métal dans lequel s'inscrit un poisson stylisé.
Une troisième personne est assise sur le divan ; c'est un homme d'âge mûr, avec un blouson de cuir et une grande écharpe à carreaux aux bords effrangés.

La vie, mode d'emploi. Georges Pérec © Hachette. 1978

La Stube

À la campagne, on trouve rarement deux tables ou deux buffets tout à fait pareils. Jamais deux maisons ! Chaque maison a sa personnalité, son âme.
Dans la maison rustique d'Alsace et de Lorraine, le « poêle », *Stube*, c'est la pièce maîtresse. On y dort. On y reçoit ses amis. On y prend ses repas. *Vivere et philosophari* ! Le paysan alsacien mange presque toujours au poêle, et non à la cuisine.
Pièce maîtresse et salle de maître ! L'une des fenêtres donne sur la rue, l'autre sur la cour : le maître aura l'œil partout.
La vieille horloge palpite en sa gaine de bois. Une alcôve s'ouvre au fond. Des boiseries encadrent la table. Parmi les chaises de bois aux dossiers sculptés, le fauteuil a un air de solennité tendre. La huche s'orne de fleurettes ou de fruits en relief. L'armoire dans un coin, fleure le beau linge bien lessivé.
Quant au poêle proprement dit, lequel est le roi de céans, c'est un superbe monument de fonte ou de faïence. Il avale son combustible par une porte percée à travers la muraille de la cuisine. La ménagère qui prépare le repas peut surveiller les deux feux d'un seul regard, et elle ne risque pas de salir la chambre d'honneur.

Images d'Alsace-Lorraine. Émile Hinzelin © Plon

AIDES À L'ÉCRITURE

Pour décrire une pièce

En introduction

1. Fais la présentation globale et générale. Nomme la pièce.
2. Précise son usage.

Pour le développement en paragraphes

3. Décris avec plus de précisions et de détails.
Un objet comprend naturellement plusieurs parties. On peut donc le décomposer.

Attention ! En fonction de ton projet d'écriture, choisis de tout présenter dans ses plus petits détails (voir Pérec) ou sélectionne seulement certains éléments du décor subjectivement (voir Hinzelin).

Pense :
– aux objets, leurs fonctions,
– aux couleurs, odeurs et bruits,
– aux personnes présentes ou absentes.

Choisis un ordre :
– de l'extérieur vers l'intérieur,
– de gauche à droite,
– de haut en bas.

Commence par ce qui attire vers ce qui repousse, ou inversement.

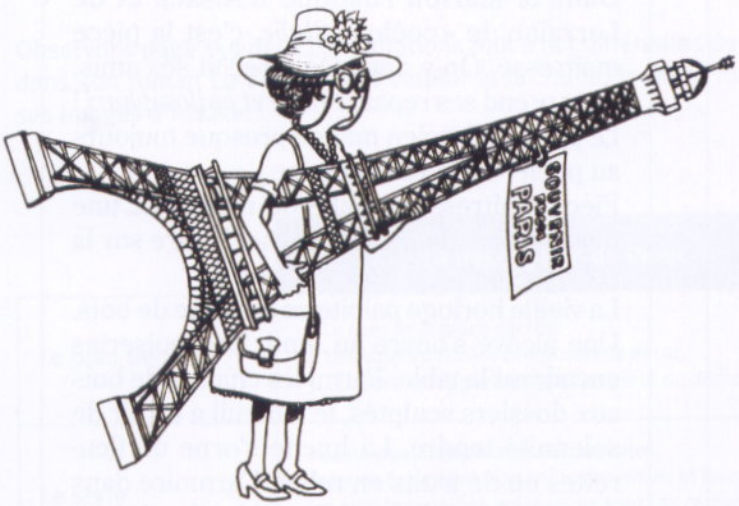
En conclusion

Tu peux ici exprimer les sentiments ressentis : ça te plaît, tu n'aimes pas, pourquoi ?...
Tu peux aussi les exprimer tout au long du texte.

L'organisation de l'espace

Les principes

Le paysage est à la fois le reflet des rapports entre l'homme et la nature et le cadre de vie de l'homme.



Comment ça fonctionne

La description doit être suffisamment précise pour que le lecteur puisse « visualiser » intérieurement le paysage. De nombreuses expressions permettent d'organiser un paysage (voir **page 157**). Les auteurs utilisent constamment ces indices de lieu pour organiser l'espace dans leurs descriptions.

Tour Eiffel. Tour construite (1887-1889) pour l'Exposition Universelle de 1889 sur la partie du Champ-de-Mars qui borde la Seine. Entièrement métallique, elle comporte trois plates-formes : la première à 57,63 m du sol, la deuxième à 115,73 m, la troisième à 276,13 m. Sa masse est de 7175 tonnes. Sa hauteur totale actuelle, antenne de l'émetteur de télévision comprise, est de 320,75 m.

Le dictionnaire de Notre Temps
© Hachette. 2008

Avec sa silhouette effilée, ce gratte-ciel parisien devenu monument national et républicain capte facilement les regards. La Tour Eiffel étire dans le ciel ses 320,75 mètres, effaçant sous cette perspective les 210 mètres de la tour Maine-Montparnasse.

© Géo Spécial Paris. 2008

La DÉMARCHE en CLASSE

1. Lire

Reproduire le corpus d'extraits de textes d'auteurs **pages 148 et 149** (textes de Théophile Gautier, Alphonse Daudet, Marcel Pagnol, Hippolyte Taine et Victor Hugo). Le distribuer à chaque élève.
Il s'agit de descriptions de paysages. Remarquer les expressions utilisées par les auteurs pour organiser l'espace dans leurs descriptions. Surligner ces indices de lieu.
Reproduire les deux textes sur la Tour Eiffel présents **page 160**. Il s'agit d'une définition du dictionnaire et de la description parue dans un guide touristique. Remarquer les précisions de taille et de poids fournies. Surligner ces indices.

2. S'exprimer

Oralement

Choisis un paysage sur une carte postale, un tableau de peintre, une photo... Observe-le attentivement. Décris-le oralement à la classe en te servant des expressions d'organisation.
À tes camarades de le dessiner.
Ensuite, confrontation de tous les dessins à l'original, ce qui permet d'évaluer la pertinence de la description et la capacité de compréhension.

Oralement

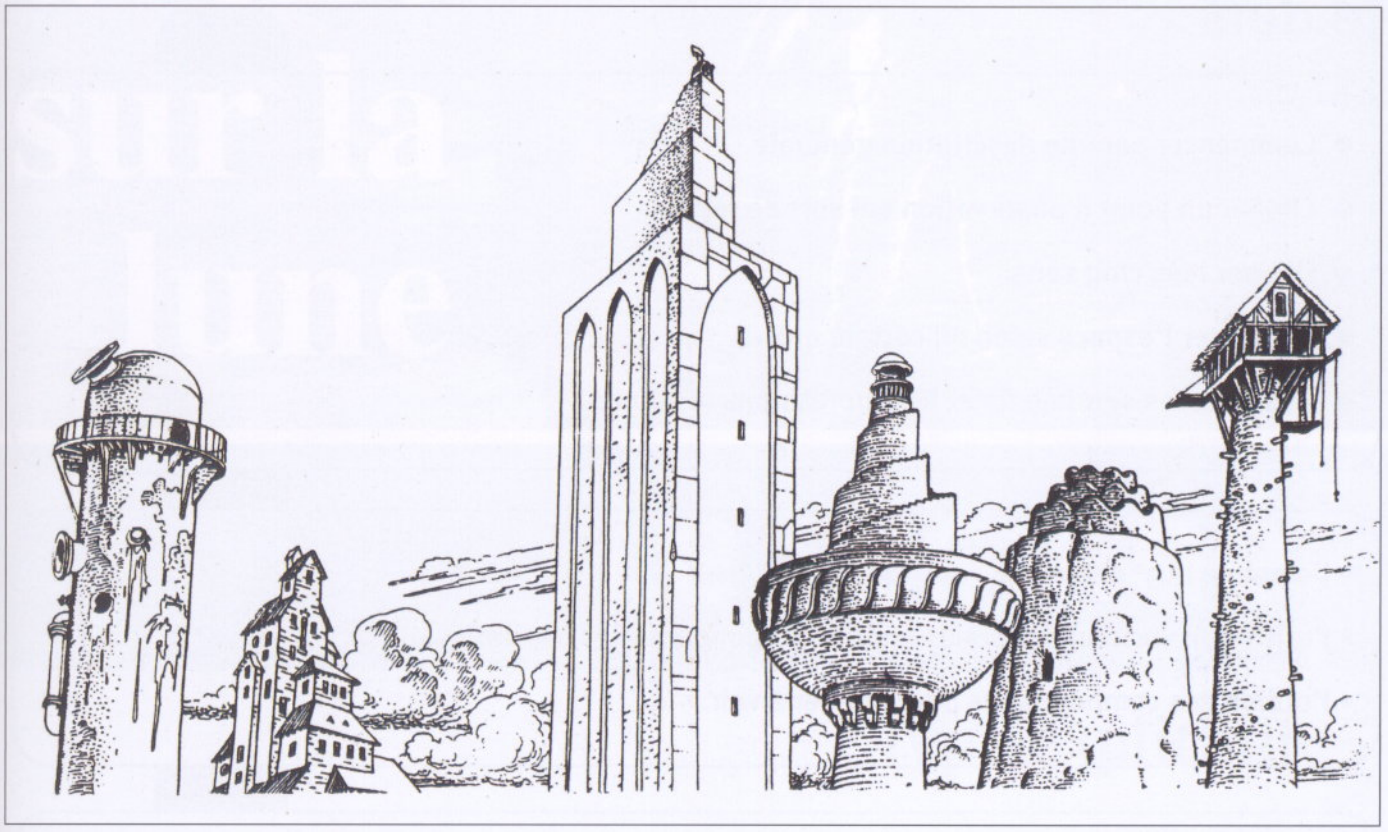
Voici douze tours-maisons (**page 161**). Choisis-en une. Observe-la attentivement. Décris-la oralement à la classe en te servant des expressions d'organisation **page 157**.
À tes camarades de la dessiner.
Ensuite, confrontation de tous les dessins à l'original, ce qui permet d'évaluer la pertinence de la description et la capacité de compréhension.

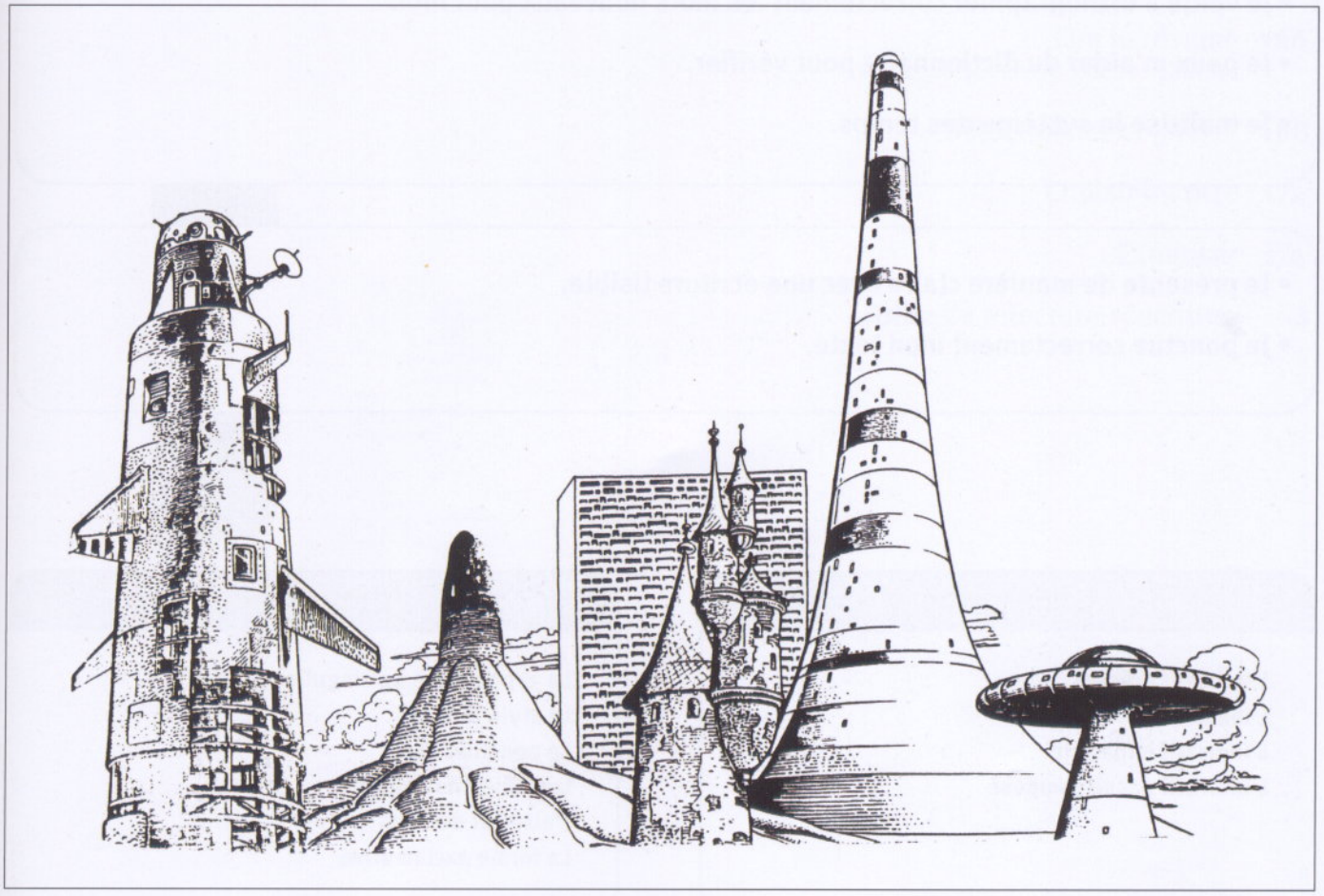
3. Dessiner

Consigne. Choisis une des descriptions d'auteurs **pages 148 et 149**. Représente-la sous forme de dessin.

Les tours-maisons

Observe ces douze tours-maisons. Choisis-en une.
Décris-la oralement à la classe en te servant des expressions d'organisation. À tes camarades de la dessiner. ●





Pour décrire un lieu

Je dois

- Commencer par une description générale.
- Choisir un point d'observation qui sert de repère.
- Utiliser mes cinq sens.
- Organiser l'espace selon un certain ordre.
- Exprimer les sentiments et les impressions ressentis.

- J'emploie la 3e personne.
- J'utilise un vocabulaire précis (adjectifs abondants, verbes variés).
- J'utilise des comparaisons pour donner à voir.

- Je veille à orthographier correctement les mots nouveaux pour moi.
- Je peux m'aider du dictionnaire pour vérifier.
- Je maîtrise le système des temps.

- Je présente de manière claire avec une écriture lisible.
- Je ponctue correctement mon texte.

Conjugaison

L'indicatif présent
L'indicatif passé simple
L'indicatif imparfait
L'indicatif passé composé

Grammaire

La 3e personne du singulier
Le style indirect
La ponctuation
Les adjectifs épithètes
L'attribut du sujet
La forme exclamative